

C'est de la littérature : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 20

PDF erstellt am: **12.07.2024**

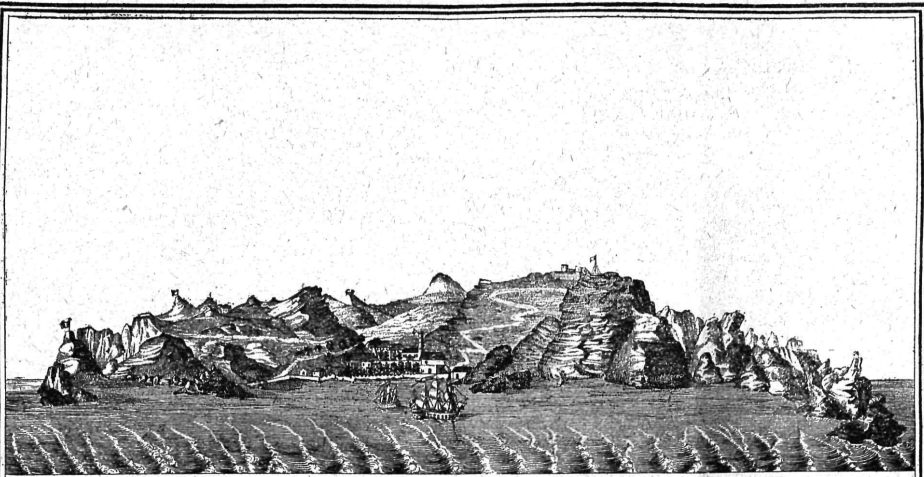
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Vue de l'île St-Hélène et de la Ville de James-Town

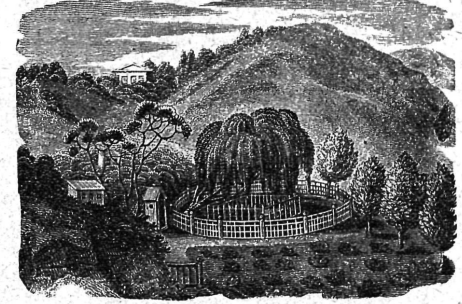
NOTICE ABREGÉE

L'ÎLE ST-HÉLÈNE est située en 33° 55' de latitude Sud, et en 15° 45' de longitude de l'ouest de Paris... Elle fut découverte le 21 Mai 1781... NOTICE ABREGÉE

On a cherché à rendre agréable par les détails nécessaires pour satisfaire la curiosité que l'on porte en ce moment à connaître les lieux qui ne paraissent importants qu'à l'Éclésiastique et aux Marins, mais qui sont destinés à servir de retraite à nos prisonniers de guerre.

dres de Napoléon. C'est alors qu'il rapporta une bouture du saule pleureur qui ombrageait la tombe de Sainte-Hélène, et qu'il la planta dans son jardin de la Violette. Cet arbre a survécu quelques années à la maison. Un descendant de Noverraz a eu soin de replanter à son tour, dans un jardin du quartier des Belles-Roches, une nouvelle bouture du saule pleureur historique de la Violette.

En 1848, J.-A. Noverraz avait remis au prince Louis Napoléon, président de la République française la plupart des reliques rapportées par lui de Sainte-Hélène; toutefois, il put faire don au musée historique cantonal vaudois de quelques souvenirs de son maître. La vitrine contient des selles et des fusils de chasse, une carte de la Suisse, une Bible, jadis propriété de l'empereur, une des clés de Longwood et des fragments de l'enveloppe du cercueil du grand homme. J.-A. Noverraz mourut à la Violette, le 12 janvier 1849.



Tombeau de Napoléon Ier à Ste-Hélène.

N'oublions pas de signaler encore un autre souvenir napoléonien à Lausanne, — peu connu, celui-là. Il s'agit d'un petit temple grec, en forme de rotonde, dans le domaine de Mon-Repos, au midi du bâtiment d'école primaire de Villamont-dessus. Il faisait partie autrefois du domaine de Villamont, et fut érigé peu après 1800 par le banquier Emm. de Haller, en souvenir du passage du Premier Consul, en mars 1800 (avant le passage du Saint-Bernard) et du dîner qu'il prit alors à la table de M. de Haller. Celui-ci avait été le fournisseur de l'armée d'Italie. Bonaparte était logé à la maison Steiner, celle qui devint quelque soixante ans plus tard la maison du Cercle de Beau-Séjour, encore debout aujourd'hui. Quant au « Pavillon Napoléon » il mériterait d'être conservé à cause du souvenir qui s'y rattache.

G.-A. Bridel.

C'EST DE LA LITTÉRATURE

II

Lorsque Céphise arriva à Albeuve, il faisait nuit. Elle descendit rapidement de vagon et, sans traverser le village, sans parler à personne, elle prit un sentier qui, filant à gauche, à travers prés, conduisait directement à la maison paternelle. Il avait neigé les jours précédents, mais sur le sol, cette neige n'avait pas « tenu », tandis que les toits apparaissaient d'une pure blancheur que le clair de lune teintaient d'or, très légèrement.

Pour la première fois depuis qu'elle avait appris la mort de sa mère, Céphise se trouvait seule. Devant elle, le sentier fuyait. Les sapins paraissaient plus noirs et les ombres plus marquées. Le vent se levait et hurlait dans les bois et Céphise lui trouva une voix plus lugubre que de coutume. Il pleurait vraiment. La pauvre petite eut peur. Elle regrettait maintenant le vagon plein de monde. Elle regrettait Lausanne qui pourtant ne lui plaisait guère et dont le mouvement — trams, autos, bécanes, teufs-teufs, etc. — l'ahurissaient. Mais à la solitude nocturne, sous le vent hurleur, elle eût préféré quoi que ce fût de bruyant et de lumineux.

Elle hâta le pas. Là-bas, deux lumières, deux fenêtres éclairées signalaient la maison, la douce maison paternelle devenue si triste, tout à coup. Et, sans s'expliquer pourquoi, Céphise se mit à courir. Voulait-elle chasser ses appréhensions, s'agiter pour ne plus avoir peur ? Ou bien quelque espérance, presque inconsciente la poussait-elle en avant ? Elle courut ainsi jusqu'au seuil, mais là, avant d'ouvrir, avant de poser sa main sur le « piclet », elle hésita, tremblante...

— Mon Dieu ! Mon Dieu !
En cet instant, la porte s'ouvrit et dans le cadre de lumière apparut aux yeux de Céphise épouvantée... sa mère. La pauvre fillette poussa un cri perçant, agita ses bras comme pour chasser une apparition effrayante et tomba comme morte, évanouie.

Des jours passèrent pendant lesquels Céphise délirait, grelottant la fièvre et criant :
— Va-t-en, mère ! Tu me fais peur puisque tu es morte !

— Mais, tu vois bien que non. Pourquoi veux-tu que je sois morte. Allons, prends ta potion et tiens-toi bien tranquille.

Enfin, après plusieurs semaines, Céphise put se lever et venir s'asseoir à la chambre vers le grand fourneau de catelles où des vols de grues peintes en camaïeu rappelaient le pays de Gruyère.

Ce jour-là, fut jour de fête. La mère fit cuire au four une provision de « pains d'anis » comme pour une Bénichon et une « platée de merveilles ». Céphise, cependant, n'en pouvait guère manger, mais la vue la réjouissait et elle souriait à ces préparatifs d'un goûter monstré, auquel on avait invité quelques amis d'enfance.

Et comme la mère posait sur la table des tasses blanches à fleurettes bleues, Marcelin rentra de l'école, bruyant, ainsi qu'il sied à un gamin robuste. Il n'avait pas vu sa sœur pendant la maladie.

— Dis donc, Céphise, c'était-il pas une belle lettre que je t'ai écrite pour le « bon an » ? Tu pourrais bien me donner cinq pour la peine...

— Crapaud ! Si je n'étais pas si faible, tu verrais quelle secouée tu recevrais !...

— Moi ?

— Oui, toi, Marcelin Badoud.

— Et à cause ? Je t'avais promis une lettre de « bon an » ; tu t'as reçue et tu n'es pas contente ?

— Sais-tu seulement ce que tu m'as écrit, bedan ?

— Pour sûr que je le sais ! Attends seulement, je vais te montrer.

Et, fouillant dans son sac d'écolier, Marcelin en tira un petit volume incomplet, sali, fatigué par le contact de nombreuses mains et qui portait pour titre :
LE PARFAIT SECRÉTAIRE
où l'on trouvera sans peine des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie, écrites comme il convient en toute honnêteté et courtoisie. A Paris chez Benoît Mausart, rue St-Jacques 35. — 1827.

— Tiens, regarde toi-même, criait-il triomphant. C'est des exemples et même il n'y en a qu'un seul qui commence par « Chère sœur », je l'ai copié, pardine. Et n'abîme pas le livre, c'est Anselme Tornare qui me l'a prêté.

Céphise regarda son frère, ne sachant trop si elle devait rire ou se fâcher. Mais, avec la santé, la joie était revenue et elle prit le premier parti, disant :
— Mon pauvre Marcelin ! Mon pauvre Marcelin, es-tu bête ! Grand Dieu ! es-tu bête !

Alors celui-ci, très vexé, reprit le livre et avec un superbe mépris :

— Donne-moi ça, fit-il, tu n'y connais rien...

Et il ajouta de plus en plus méprisant :

— ...C'est de la littérature !

COMMENT LE GRAND GEORGES SE « TIRA DES PATTES » DU BUREAU ÉLECTORAL

VOUS connaissez sans doute le Grand Georges ! Vous conviendrez que c'est un bon garçon, ayant le cœur sur la main et faisant de l'excellente cuisine. Il remplit régulièrement ses devoirs de citoyen, mais, par contre, on n'a jamais pu lui faire accepter une fonction politique officielle quelconque dont s'honorent beaucoup de gens.

Or, une année (c'était longtemps avant la guerre), Georges fut soudainement l'objet des faveurs de nos magistrats et se vit élever aux fonctions obligatoires de membre du bureau électoral de son quartier. Il n'accepta pas sa nomination avec enthousiasme, mais cependant, contre toute attente, il la prit au sérieux en pensant bien que, le moment venu, il aurait facilement l'occasion d'éviter cette « corvée ». Enfin, la période électorale arriva; Georges fut convoqué régulièrement et invité à se présenter au local de vote sous peine de se voir appliquer la sanction prévue par la loi.

Il paraît qu'il avait, pour ce même dimanche, un grand dîner à préparer et se trouvait donc dans l'impossibilité de quitter son hôtel; il essaya de parlementer, de bénéficier d'une dispense, de faire admettre son cas; promesses, menaces, tout fut inutile; le président du bureau avait conscience de son mandat et fut inflexible. De guerre lasse, Georges décida en lui-même de ne pas répondre à l'appel; qui sait ? Peut-être ne s'apercevrait-on pas de son absence ! il y a tant de citoyens qui aiment à s'occuper de cela; du reste n'était-on pas déjà assez nombreux sans lui ! Et puis, après tout, il payerait l'amende s'il le fallait, mais, le dîner à servir avant tout !

Enfin, le grand jour arriva et Georges, en tablier